

法汉对照读物

LE ROUGE et LE NOIR

红与黑



外语教学与研究出版社

法汉对照读物

LE ROUGE ET LE NOIR

红 与 黑

(缩写本)

[法] 斯汤达 原著

[苏] 阿·克·巴兰诺娃缩写

朱佳强 译

外语教学与研究出版社

简易法汉对照读物

红与黑

HONG YU HEI

朱佳强译

外语教学与研究出版社出版

(北京市西三环北路19号)

北京外文印刷厂排版

北京新丰印刷厂印刷

新华书店北京发行所发行

开本787×1092 1/32 5.5 印张 122 千字

1987年12月第1版 1987年12月北京第一次印刷

印数 1-5,000 册

ISCBN7-5600-0226-9/G·145

书号: 9215·340 定价: 0.72 元

简 介

维立叶尔小城锯木匠的儿子于连·索黑尔精通拉丁文，他被市长先生看中，来到市长府邸做家庭教师。由于与市长夫人德·瑞那太太发生暧昧关系，真相败露，他被迫离开维立叶尔城，进入贝藏松神学院。院长对他的才能颇为赏识，把他介绍给巴黎的一个侯爵做私人秘书。不久他又博得了侯爵女儿玛蒂尔德的爱情，而且在政治上得到侯爵的重用。然而正当于连飞黄腾达之际，德·瑞那夫人的一封揭发信断送了他的锦绣前程……

十九世纪法国批判现实主义文学先驱司汤达的代表作《红与黑》在世界文坛上占有重要地位。他在这部小说中成功地塑造了于连这个受到上流社会压抑而又极力抗争的人物，这种在一定历史时期、一定社会环境中形成的性格是完全符合当时的历史特点的。于连一生的遭遇，他的希望、梦想、奋斗与失败，集中反映了王朝复辟时期平民知识分子的命运。通过于连的毁灭，司汤达对波旁王朝作出了全面否定的政治结论是极为深刻有力的。

《红与黑》不论就其人物的刻画和情节的描写，还是就题材的选择及其艺术影响来说，都称得上是一部批判现实主义的杰作，从而为法国文坛增添了灿烂的光辉，也为后世的文学创作提供了丰富而有益的艺术经验。所有这些便确立了《红与黑》在批判现实主义文学中的奠基作地位。

朱佳强 1984.7.

VERRIERES

La petite ville de Verrières peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuile rouge s'étendent sur la pente d'une colline; le Doubs coule à quelques centaines de pieds au-dessous de ses fortifications, bâties jadis et maintenant ruinées.

Verrières est abritée du côté du nord par une haute montagne, c'est une des branches du Jura. Un torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois; c'est une industrie fort simple et qui procure un certain bien-être à la majeure partie des habitants plus paysans que bourgeois.

A peine entre-t-on dans la ville que l'on est étourdi par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence. Vingt marteaux pesants et retombant avec un bruit qui fait trembler le pavé, sont élevés par une roue que l'eau du torrent fait mouvoir. Chacun de ces marteaux fabrique, chaque jour, je ne sais combien de milliers de clous. Ce sont de jeunes filles fraîches et jolies qui présentent aux coups de ces marteaux énormes les petits morceaux de fer qui sont rapidement transformés en clous. Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande à qui est cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens, on lui répond: Eh! elle est à monsieur le maire.

Le maire de Verrières, M. de Rénal, est un grand homme à l'air affairé et important. A son aspect, tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres. Il a un grand front, un nez aquilin, sa figure ne manque pas d'une certaine régularité; on trouve même, au premier aspect, qu'elle réunit à la dignité de maire une sorte d'agrément. Mais bientôt on est choqué d'un certain air de contentement de soi mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rénal. Sa famille, dit-on, est espagnole, antique, et, à ce qu'il prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV. 1815 l'a fait maire de Verrières, et depuis ce temps-là il rougit d'être industriel.

C'était par un beau jour d'automne que M. de Rénal se promenait sur le Cours de la Fidélité donnant le bras à sa femme. Madame de Rénal paraissait

une femme de trente ans, mais encore assez jolie. Tout en écoutant son mari qui parlait d'un air grave, l'œil de madame de Rênal suivait avec inquiétude les mouvements de trois petits garçons. L'aîné qui pouvait avoir onze ans, s'approchait trop souvent du parapet et faisait mine d'y monter. Une voix douce prononçait alors le nom d'Adolphe, et l'enfant renonçait à son projet ambitieux. Tout à coup elle jeta un cri. Le second de ses fils venait de monter sur le parapet du mur de la terrasse et y courait, quoique ce mur fût élevé de plus de vingt pieds sur la vigne qui est de l'autre côté. La crainte d'effrayer son fils et de le faire tomber empêchait madame de Rênal de lui adresser la parole. Enfin, l'enfant qui riait de sa prouesse, ayant regardé sa mère, vit sa pâleur, sauta sur la promenade et accourut à elle. Il fut bien grondé.

Ce petit événement changea le cours de la conversation.

— Je veux absolument prendre chez moi Sorel, le fils du scieur des planches, dit M. de Rênal. Il surveillera les enfants qui commencent à devenir trop diables pour nous. C'est un jeune prêtre ou autant vaut, bon latiniste, et qui fera faire des progrès aux enfants, car il a un caractère ferme, dit le curé. Je lui donnerai 300 francs et la nourriture. J'avais quelques doutes sur sa moralité, car il était le benjamin de ce vieux chirurgien, membre de la Légion d'honneur, leur cousin. Ce libéral, qui a fait toutes les campagnes de Bonaparte, montrait le latin au fils Sorel et lui a laissé cette quantité de livres qu'il avait apportés avec lui. Aussi n'aurais-je jamais songé à mettre le fils du charpentier auprès de nos enfants. Mais le curé m'a dit que ce Sorel étudie la théologie depuis trois ans avec le projet d'entrer au séminaire; il n'est donc pas libéral et il est latiniste. Cet arrangement convient de plus d'une façon, continua M. de Rênal, en regardant sa femme d'un air diplomatique; le Valenod est tout fier des deux beaux normands qu'il vient d'acheter pour sa calèche. Mais il n'a pas de précepteur pour ses enfants. Allons, voilà qui est décidé.

* * *

Le lendemain, à six heures du matin, le maire de Verrières descendait à la scie du père Sorel.

— Si je ne prends pas ce petit abbé Sorel qui, dit-on, sait le latin comme un ange, se disait le maire, Valenod, cette âme sans repos, pourrait bien avoir la même idée que moi et me l'enlever. Avec quel ton de suffisance il parlerait du précepteur de ses enfants... Ce précepteur, une fois à moi, portera-t-il la soutane?

M. de Rênal était absorbé dans ce doute, lorsqu'il vit de loin un paysan,

homme de près de six pieds. Le père Sorel, car c'était lui, fut très surpris et encore plus content de la singulière proposition que M. de Rênal lui faisait pour son fils Julien. Il était fort mécontent de Julien, et c'était pour lui que M. de Rênal lui offrait les gages inespérés de 300 francs par an, avec la nourriture et même l'habillement.

Une scie à eau se compose d'un hangar au bord d'un ruisseau. A huit ou dix pieds d'élévation, au milieu du hangar, on voit une scie qui monte et descend, tandis qu'un mécanisme fort simple pousse contre cette scie une pièce de bois. C'est une roue mise en mouvement par le ruisseau qui fait aller ce double mécanisme: celui de la scie qui monte et descend, et celui qui pousse doucement la pièce de bois vers la scie qui la coupe en planches.

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor; personne ne répondit. Il se dirigea vers le hangar; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, mais cette manie lui était odieuse: il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre que coupait la scie, et de là sur le poutre qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien; un second coup, aussi violent, donné sur la tête, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber, mais son père le retint de la main gauche:

— Eh bien, paresseux! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé!

Julien, quoique étourdi par la force du coup et tout sanglant, se rapprocha de son poste, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique que pour la perte de son livre qu'il adorait.

— Descends, animal, que je te parle!

A peine Julien fut-il à terre que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. «Dieu sait ce qu'il va me faire!», se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune

homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front et, dans les moments de colère, un air méchant. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être à charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères, espèces de géants, et son père; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré un vieux chirurgien-major, de l'armée d'Italie, retiré à Verrières. Ce chirurgien avait enseigné à Julien le latin et l'histoire, c'est-à-dire ce qu'il savait de l'histoire, la campagne de 1796 en Italie. En mourant, il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, sa demi-solde et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans le ruisseau.

A peine entré dans la maison, Julien se sentit arrêté par la puissante main de son père; il tremblait, s'attendant à quelques coups.

— Réponds-moi sans mentir, lui cria la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme un enfant retourne un soldat de plomb. Réponds-moi sans mentir, si tu le peux, chien, d'où connais-tu madame de Rênal? quand lui as-tu parlé?

— Jamais! Vous savez qu'à l'église je ne vois que Dieu, ajouta Julien avec un petit air hypocrite.

— Mais tu l'auras regardée, vilain effronté?

— Jamais! Vous savez qu'à l'église je ne vois que Dieu, ajouta Julien avec un petit air hypocrite.

— Il y a pourtant quelque chose là-dessous, répliqua le paysan malin, mais je ne saurai rien de toi, maudit hypocrite. Au fait, je vais être délivré de toi. Va faire ton paquet et je te mènerai chez M. de Rênal, où tu seras précepteur des enfants.

— Qu'aurai-je pour cela?

— La nourriture, l'habillement et trois cents francs de gages par an.

— Je ne veux pas être domestique.

— Animal, qui te parle d'être domestique? Est-ce que je voudrais que mon fils fût domestique?

— Mais avec qui mangerai-je?

Le vieux Sorel s'emporta contre Julien qu'il accabla d'injures en

l'accusant de gourmandise et le quitta pour aller consulter ses autres fils.

L'imagination de Julien était tout entière à se figurer ce qu'il verrait dans la belle maison de M. de Rênal.

— Il faut renoncer à tout cela, se dit-il, plutôt que de manger avec les domestiques. Mon père voudra m'y forcer, plutôt mourir. J'ai quinze francs huit sous d'économies; je me salue cette nuit, en deux jours, par des chemins de traverse où je ne crains nul gendarme, je suis à Besançon; là je m'engage comme soldat, et, s'il le faut, je passe en Suisse. Mais alors plus d'avancement, plus de ce bel état de prêtre qui mène à tout.

* *

*

Avec une âme de feu, Julien avait une mémoire étonnante. Pour gagner le vieux curé Chélan, duquel il voyait bien que dépendait son sort à venir, il avait appris par cœur le Nouveau Testament en latin; il savait aussi le livre du Pape et croyait à l'un aussi peu qu'à l'autre.

Sorel et son fils évitèrent de se parler ce jour-là. Vers le soir, Julien alla prendre sa leçon de théologie chez le curé, mais il ne jugea pas prudent de lui rien dire de la proposition qu'on avait faite à son père. Peut-être est-ce un piège, se disait-il; il faut faire semblant de l'avoir oubliée.

Se méfiant de ce qui pouvait arriver, Julien sortit au milieu de la nuit. Il avait voulu mettre en sûreté ses livres et sa croix de la légion d'honneur. Il avait transporté le tout chez un jeune marchand de bois, son ami, nommé Fouqué, qui habitait dans la haute montagne qui domine Verrières.

— Prends tes guenilles et va-t'en chez M. le maire, lui dit son père quand il reparut.

Julien, étonné de n'être plus battu, se hâta de partir. Mais à peine hors de la vue de son terrible père, il ralentit le pas. Il jugea qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller faire une station à l'église.

Ce mot vous surprend? Avant d'arriver à cet horrible mot, l'âme du jeune paysan avait eu bien du chemin à parcourir.

Dès son enfance, la vue de certains dragons du 6^{me}, aux longs manteaux blancs, à la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie, le rendit fou de l'état militaire. Plus tard, il écoutait avec transport les récits des batailleurs qui lui faisait le vieux chirurgien-major.

Mais lorsque Julien avait quatorze ans, on commença à bâtir à Verrières une église que l'on peut appeler magnifique pour une aussi petite ville.

Tout à coup Julien cessa de parler de Napoléon: il annonça le projet de se faire prêtre et on le vit constamment occupé à apprendre par cœur une bible

latine que le curé lui avait prêtée. Ce bon vieillard, émerveillé de ses progrès, passait des soirées entières à lui enseigner la théologie. Julien ne faisait paraître devant lui que des sentiments pieux. Qui eût pu deviner que cette figure si pâle et si douce cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune?

Depuis des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur, s'était fait le maître du monde avec son épée. Cette idée le consolait de ses malheurs.

La construction de l'église l'éclaira tout à coup. Une idée qui lui vint le rendit comme fou pendant quelques semaines:

«Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie; le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui on voit des prêtres de quarante ans avoir cent mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de Napoléon. Il leur faut des gens qui les secondent. Il faut être prêtre.»

Voilà le jeune homme de dix-huit ans, mais faible en apparence, qui, portant un petit paquet sous le bras, entra dans l'église de Verrières. Il la trouve sombre et solitaire. Julien tressaillit. Sur le banc qui avait la plus belle apparence et qui portait les armes de M. de Rênal, Julien remarqua un morceau de papier imprimé. Il le lut:

Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le...

— Qui a pu mettre ce papier là? dit Julien. Pauvre malheureux! ajouta-t-il avec un soupir. Son nom finit comme le mien...

En sortant, Julien crut voir du sang près du bénitier; c'était de l'eau bénite qu'on avait répandue: le reflet des rideaux rouges qui couvraient les fenêtres la faisait paraître du sang.

Julien eut honte de sa terreur secrète.

— Serais-je un lâche? se dit-il. A u x a r m e s !

Ce mot si souvent répété dans les récits de batailles du vieux chirurgien était héroïque pour Julien. Il sortit et marcha rapidement vers la maison de M. de Rênal. Malgré ces belles résolutions, dès qu'il l'aperçut il fut saisi d'une invincible timidité.

* *
*

Madame de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée un jeune paysan, presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise

bien blanche et avait sous le bras une veste fort propre.

Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette.

— Que Voulez-vous ici, mon enfant?

Julien se tourna vivement. et, frappé du regard si rempli de grâce de madame de Rênal, il oublia une partie de sa timidité, Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Madame de Rênal répéta sa question.

— Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin tout honteux de ses larmes qu'il essayait de son mieux.

Madame de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Madame de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire avec toute la gaieté folle d'une jeune fille; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants!

— Quoi, monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin?

Ce mot de monsieur étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant.

— Oui, madame, dit-il timidement.

Madame de Rênal était si heureuse qu'elle osa dire à Julien:

— Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants?

— Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi?

— N'est-ce pas, monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence, vous serez bon pour eux, vous me le promettez?

S'entendre appeler de nouveau monsieur, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue, était au-dessus de toutes les prévisions de Julien. Madame de Rênal de son côté était complètement troublée par la beauté, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire, parce que pour se rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie, elle trouvait l'air timide à ce précepteur dont elle avait tant redouté la dureté. Pour l'âme si paisible de madame de Rênal, le contraste de ces craintes et de ce qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin elle revint de sa surprise.

— Entrons, monsieur, lui dit-elle d'un air embarrassé.

A peine entrée dans le vestibule, elle se retourna vers Julien qui la suivait

timidement. Elle ne pouvait en croire à ses yeux.

— Mais est-il vrai, monsieur, lui dit-elle en s'arrêtant encore et craignant mortellement de se tromper, vous savez le latin?

Ces mots choquèrent l'orgueil de Julien.

Madame de Rênal trouva que Julien avait l'air fort méchant. Elle s'approcha et lui dit à mi-voix:

— N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet à mes enfants, même quand ils ne sauraient pas leurs leçons?

Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste. La figure de madame de Rênal était près de la sienne, il sentait le parfum de ses vêtements, chose si étonnante pour un pauvre paysan. Julien rougit extrêmement et dit avec un soupir et d'une voix défaillante:

— Ne craignez rien, madame, je vous obéirai en tout.

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses enfants fut tout à fait dissipée, que madame de Rênal fut frappée de l'extrême beauté de Julien. La forme presque féminine de ses traits et son air d'embarras ne semblèrent point ridicules à une femme extrêmement timide elle-même.

— Quel âge avez-vous, monsieur? dit-elle à Julien.

— Bientôt dix-neuf ans.

— Mon fils aîné a onze ans, reprit madame de Rênal tout à fait rassurée; ce sera presque un camarade pour vous. Une fois, son père a voulu le battre, l'enfant a été malade pendant tout une semaine, et cependant c'était un bien petit coup.

«Quelle différence avec moi, pensa Julien. Hier encore, mon père m'a battu. Que ces gens riches sont heureux!»

Madame de Rênal prit ce mouvement de tristesse pour de la timidité et voulut encourager le jeune précepteur.

— Quel est votre nom, monsieur? lui dit-elle avec un accent de grâce dont Julien sentit tout le charme sans pouvoir s'en rendre compte.

— On m'appelle Julien Sorel, madame. Je tremble en entrant pour la première fois de ma vie dans une maison étrangère. J'ai besoin de votre protection et que vous me pardonniez bien des choses les premiers jours. Je n'ai jamais été au collège, j'étais trop pauvre. Je n'ai jamais parlé à d'autres hommes qu'à mon cousin, le chirurgien-major, membre de la Légion d'honneur, et à monsieur le curé Chélan. Mes frères m'ont toujours battu; ne les croyez pas s'ils vous disent du mal de moi. Pardonnez mes fautes, je n'aurai

jamais mauvaise intention.

Julien se rassurait pendant ce discours; il examinait madame de Rênal. Il eut l'idée hardie de lui baiser la main. Bientôt il eut peur de son idée; un instant après, il se dit: «Il y aura de la lâcheté à moi de ne pas exécuter une action qui peut m'être utile et diminuer le mépris que cette belle dame a probablement pour un pauvre ouvrier».

— Jamais, madame, je ne battrai vos enfants; je le jure devant Dieu. Et en disant ces mots, Julien osa prendre la main de madame de Rênal et la porter à ses lèvres.

Elle fut étonnée de ce geste. Au bout de quelques instants elle se gronda elle-même: il lui sembla qu'elle n'avait pas été assez indignée...

Monsieur de Rênal qui avait entendu parler, sortit de son cabinet; d'un air majestueux et paternel, il dit à Julien:

— Monsieur le curé m'a dit que vous étiez un bon sujet, tout le monde vous traitera ici avec honneur, et si je suis content, j'aiderai à vous faire par la suite un petit établissement. Voici trente-six francs pour le premier mois, mais je veux que vous ne voyiez ni parents, ni amis, leur ton ne peut convenir à mes enfants. Maintenant, *monsieur*, car d'après mes ordres tout le monde ici va vous appeler monsieur, il n'est pas convenable que les enfants vous voient en veste. Allons chez le marchand de drap.

Plus d'une heure après, monsieur de Rênal rentra avec le nouveau précepteur tout habillé de noir. Il semblait à Julien qu'il avait vécu des années depuis l'instant où, trois heures auparavant, il était tremblant dans l'église. Il remarqua l'air glacé de madame de Rênal et comprit qu'elle était en colère de ce qu'il avait osé lui baiser la main.

— Monsieur, dit Julien à monsieur de Rênal, je suis gêné dans ces nouveaux habits, moi, pauvre paysan. Je n'ai jamais porté que des vestes, j'irai, si vous le permettez, me renfermer dans ma chambre.

L'heure que Julien passa dans sa chambre parut un instant à madame de Rênal. Les enfants, auxquels on avait annoncé le nouveau précepteur, accablaient leur mère de questions. Enfin Julien parut. C'était un autre homme: c'était la gravité incarnée. Il fut présenté aux enfants, il leur parla d'un air qui étonna monsieur de Rênal.

— Je suis ici, messieurs, leur dit-il, pour vous apprendre le latin. Vous savez ce que c'est que de réciter une leçon. Voici la Bible, dit-il en montrant un petit volume relié en noir. C'est particulièrement l'histoire de Jésus-Christ, c'est la partie qu'on appelle le Nouveau Testament. Je vous ferai souvent réciter des leçons, faites-moi réciter la mienne.

Adolphe, l'aîné des enfants, avait pris le livre.

— Ouvrez-le au hasard, continua Julien, et dites-moi le premier mot de l'alinéa. Je réciterai par cœur le livre jusqu'à ce que vous m'arrêtiez.

Adolphe ouvrit le livre, lut un mot, et Julien récita toute la page avec la même facilité que s'il eût parlé français.

Monsieur de Rênal regardait sa femme d'un air de triomphe. Adolphe ouvrit le livre en huit endroits, et Julien récita toujours avec la même facilité.

Un domestique vint à la porte du salon, Julien continua de parler latin. Le domestique resta d'abord immobile, et ensuite disparut. Bientôt la femme de chambre et la cuisinière arrivèrent près de la porte.

— Ah mon dieu! le joli petit prêtre, dit tout haut la cuisinière.

Loin d'examiner le précepteur, M. de Rênal était tout occupé à chercher dans sa mémoire quelques mots latins; enfin il put dire un vers d'Horace. Julien ne savait de latin que sa Bible. Il répondit en fronçant le sourcil:

— Le saint ministère auquel je me destine m'a défendu de lire un poète aussi profane.

Il crut devoir prolonger l'épreuve.

— Il faut, dit-il au plus jeune des enfants, que monsieur Stanislas m'indique aussi un passage du livre saint.

Le petit Stanislas, tout fier, lut tant bien que mal le premier mot d'un alinéa, et Julien dit toute la page.

Pour que rien ne manquât au triomphe de M. de Rênal, comme Julien récitait, entrèrent M. Valenod, le possesseur des beaux chevaux normands, et le sous-préfet de l'arrondissement.

Le soir, tout Verrières afflua chez M. de Rênal pour voir la merveille. La gloire de Julien s'étendit si rapidement dans la ville, que peu de jours après, M. de Rênal, craignant qu'on ne le lui enlevât, lui proposa de signer un engagement de deux ans.

— Non, monsieur, répondit froidement Julien. Si vous vouliez me renvoyer, je serais obligé de sortir. Un engagement qui me lie sans vous obliger à rien n'est point égal, je le refuse.

* *

*

Julien sut si bien faire que, moins d'un mois après son arrivée dans la maison, M. de Rênal lui-même le respectait. Les enfants l'adoraient, lui ne les aimait point; sa pensée était ailleurs. Froid, juste, impassible, et cependant aimé, parce que son arrivée avait en quelque sorte chassé l'ennui de la maison, il fut un bon précepteur. Lui, il n'éprouvait que haine et horreur pour la haute

société où il était admis à la vérité au bas bout de la table, ce qui explique peut-être la haine et l'horreur.

Un jour, Julien se promenait seul dans un petit bois. Il avait cherché en vain à éviter ses deux frères, qu'il voyait venir de loin par un sentier solitaire. La jalousie de ces ouvriers grossiers avait été tellement provoquée par le bel habit noir, par l'air extrêmement propre de leur frère, par le mépris sincère qu'il avait pour eux, qu'ils l'avaient battu et laissé évanoui et tout sanglant. Madame de Rênal, se promenant avec M. Valenod, arriva par hasard dans le petit bois; elle vit Julien étendu sur la terre et le crut mort. Son saisissement fut tel, qu'il donna de la jalousie à M. Valenod.

Elisa, la femme de chambre de madame de Rênal, n'avait pas manqué de devenir amoureuse du jeune précepteur; elle en parlait souvent à sa maîtresse. L'amour de mademoiselle Elisa avait valu à Julien la haine d'un des valets. Un jour, il entendit cet homme qui disait à Elisa:

— Vous ne voulez plus me parler depuis que ce précepteur crasseux est entré dans la maison.

Julien ne méritait pas cette injure; mais il redoubla de soin pour sa personne. La haine de M. Valenod redoubla aussi. Il dit publiquement que tant de coquetterie ne convenait pas à un jeune abbé.

Madame de Rênal remarqua que Julien parlait plus souvent que de coutume à mademoiselle Elisa. Elle apprit que ces entretiens étaient causés par la très petite garde-robe de Julien: il avait si peu de linge qu'il était obligé de le faire laver fort souvent, et c'est pour ces petits soins qu'Elisa lui était utile. Souvent, en songeant à la pauvreté du jeune précepteur, madame de Rênal était attendrie jusqu'aux larmes. Julien la surprit un jour pleurant tout à fait.

— Eh! madame, vous serait-il arrivé quelque malheur?

— Non, mon ami, lui répondit-elle, appelez les enfants, allons-nous promener.

Elle prit son bras et s'appuya d'une façon qui parut singulière à Julien. C'était pour la première fois qu'elle l'avait appelé «mon ami». Vers la fin de la promenade, Julien remarqua qu'elle rougissait beaucoup.

— On vous aura raconté, dit-elle sans le regarder, que je suis l'unique héritière d'une tante fort riche, qui habite Besançon. Elle me comble de présents... Mes fils font des progrès si étonnants... que je voudrais vous prier d'accepter un petit présent, comme marque de ma reconnaissance. Il ne s'agit que de quelques louis pour vous faire du linge. Mais, ajouta-t-elle en rougissant encore plus, il serait inutile de parler de ceci à mon mari.

— Je suis petit, madame, mais je ne suis pas bas, répondit Julien en s'arrêtant, les yeux brillants de colère, c'est à quoi vous n'avez pas assez réfléchi. Je serais moins qu'un valet si je me mettais à cacher à M. de Rênal quoi que ce soit.

A la suite de cette sortie, madame de Rênal était restée pâle et tremblante, et la promenade se termina sans que ni l'un ni l'autre pût renouer le dialogue.

Sous prétexte de réparer l'humiliation involontaire qu'elle lui avait causée, elle se permit les soins les plus tendres. Leur effet fut d'apaiser en partie la colère de Julien.

Elle osa aller jusque chez le libraire de Verrières malgré son affreuse réputation de libéralisme. Là, elle choisit des livres qu'elle donna à ses fils. Mais ces livres étaient tous ceux qu'elle savait que Julien désirait.

Voilà, se disait-il, comme sont ces gens riches: ils humilient et croient ensuite pouvoir tout réparer par quelques singerie!

* *
*

Dès les premiers beaux jours, M. de Rênal s'établit à Vergy. C'est un village où, à quelques centaines de pas des ruines de l'ancienne église, M. de Rênal possède un vieux château avec ses quatre tours et un jardin. La vue de la campagne semble nouvelle à madame de Rênal. Elle passait ses journées à courir avec ses enfants dans le verger et à faire la chasse aux papillons, et sans pitié, avec des épingles dans un grand cadre de carton arrangé aussi par Julien. Lui, de son côté, vivait en véritable enfant depuis son séjour à la campagne, aussi heureux de courir à la suite des papillons que ses élèves. Après tant de contrainte et de politique habile il se livrait au plaisir d'exister, si vif à son âge, et au milieu des plus belles montagnes du monde. Quand M. de Rênal était à la ville, ce qui arrivait souvent, il osait lire. Au lieu de lire la nuit et encore en ayant soin de cacher sa lampe au fond d'un vase à fleurs, il put se livrer au sommeil; le jour, dans l'intervalle des leçons des enfants, il venait dans les rochers avec un livre et il trouvait à la fois bonheur, extase et consolation.

Les grandes chaleurs arrivèrent. On prit l'habitude de passer les soirées sous un immense tilleul, à quelques pas de la maison. L'obscurité y était profonde.

Un soir, Julien qui parlait en gesticulant toucha la main de madame de Rênal qui était appuyée sur le dos d'une chaise. Cette main se retira bien vite;

mais Julien pensa qu'il était de son devoir d'obtenir qu'on ne retirât pas cette main quand il la touchait.

Ses regards, le lendemain, quand il revit madame de Rênal, étaient singuliers; il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre. Ces regards, si différents de ceux de la veille firent perdre la tête à madame de Rênal; elle avait été bonne pour lui, et il paraissait fâché. Elle ne pouvait détacher ses regards des siens.

— Aurais-je de l'amour pour Julien? se dit-elle enfin.

Cette découverte, qui dans tout autre moment l'aurait plongée dans les remords, ne fut pour elle qu'un spectacle singulier, mais comme indifférent. Son âme était épuisée par tout ce qu'elle venait d'éprouver.

Quant à Julien, il décida qu'il fallait absolument qu'elle permît que sa main restât dans la sienne.

Le soleil en baissant et rapprochant le moment décisif, fit battre le cœur de Julien. La nuit vint. On s'assit enfin, madame de Rênal à côté de Julien, Préoccupé de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien à dire. La conversation languissait. Enfin, comme dix heures sonnaient, il étendit la main et prit celle de madame de Rênal qui la retira aussitôt. Julien la saisit de nouveau; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.

Minuit était sonné depuis longtemps; il fallait enfin quitter le jardin; on se sépara. Madame de Rênal, transportée du bonheur d'aimer, ne se faisait presque aucun reproche. Le bonheur lui ôtait le sommeil. Un sommeil de plomb s'empara de Julien, mortellement fatigué des combats que toute la journée la timidité et l'orgueil s'étaient livrés dans son cœur. Il avait fait son devoir, un devoir héroïque.

Le lendemain, il s'enferma à clef dans sa chambre et se livra avec un plaisir tout nouveau à la lecture des exploits de son héros.

Quand la cloche du déjeuner se fit entendre, il descendit au salon. Au lieu des regards pleins d'amour qu'il s'attendait à rencontrer, il trouva la figure sévère de M. de Rênal, qui ne cachait point son mécontentement de ce que Julien passait toute la matinée sans s'occuper des enfants.

— J'étais malade, dit Julien.

Le ton de cette réponse aurait piqué un homme beaucoup moins susceptible que le maire de Verrières. Il eut l'idée de répondre à Julien en le chassant à l'instant. Il ne fut retenu que par la maxime qu'il s'était faite de ne jamais trop se hâter dans les affaires.

— Ce jeune sot, se dit-il, s'est fait une sorte de réputation dans ma